

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.
 ABONNEMENT:
 Un an en Ville - \$4.00
 Un an par la Poste \$5.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL - Redacteur.

LA VALLEE DE L'OTTAWA

Edition Hebdomadaire du Journal
 LE CANADA
 ABONNEMENT:
 Un An, en Ville - \$4.00
 Un An, par la Poste \$5.00

COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE VIII
 LA GUERRE

Quelle étude, il y aurait à faire sur ces personnages qui étaient groupés alors autour de l'Impératrice ! Je les voyais se chercher, s'interroger, se maudir tantôt la crainte, tantôt l'espoir, selon les événements et selon les propres sentiments qui les inspiraient. Au milieu de tous, surtout, une femme, Mme L., inquiète, n'ayant qu'une préoccupation : sauver du naufrage ce qui lui appartenait, démenageant déjà l'appartement qu'elle possédait aux Tuileries, jetait le désarroi et l'effarement. D'autres répandaient l'alarme également, et c'était comme un sautoir qui se balançait.

Quant à l'Impératrice, elle donnait l'exemple de la force, de l'énergie, et par son intelligence initiative tenait, seule, les rênes de ce gouvernement qui agonisait. Personne n'eût osé comme moi ce que cette femme a eu de courage, en cette heure suprême, les nuits qu'elle a passées sans prendre le moindre repos, faisant l'admiration de tous, luttant contre l'adversité avec une impassibilité superbe.

Les nouvelles devenaient chaque jour plus désastreuses, et le 3 septembre je rentrais aux Tuileries avec le général Lepic, vers cinq heures du soir, lorsque nous trouvâmes, dans son cabinet, et de nos amis qui revenaient de la Chambre et qui nous apprêt la catastrophe de Sedan.

Bientôt des rassemblements se formèrent autour des Tuileries, des bandes parcoururent la rue de Rivoli, en chantant et en proférant des malédictions contre l'Empereur. Devant l'hôtel du ministère de la maison de l'Empereur où était installé le gouverneur de Paris, était aussi une foule inimmuable.

On demandait à voir le général Trochu et l'exigence du peuple ne se calma que lorsqu'un officier s'avança de crier du haut d'une fenêtre que le gouverneur était très fatigué et qu'il lui était impossible de se montrer.

Aux Tuileries, l'inquiétude était extrême. A 10 heures du soir, le général Lepic fit prier le général Mellinet de troubler le bataillon de garde, dans la crainte d'un coup de main nocturne, mais ce ne fut que vers une heure du matin, qu'arrivèrent des grenadiers armés si qu'un escadron de guides. On installa les premiers dans les salles du pavillon de Flore, qui fait suite aux galeries du Musée, et les seconds dans les postes de la cour.

Nous passâmes toute la nuit dans une angoisse affreuse. Nous espérions qu'un ministre, qu'un député, qu'un officier de la maison viendrait rendre compte à l'Impératrice des débats qui avaient lieu à la Chambre. Mais les heures s'écoulaient et nul ne se montra.

A huit heures du matin, le 4 septembre, un silence morne, absolu, régnait dans le château, comme si le désastre qui avait frappé l'Empereur et l'armée avait tué du même coup et dispersé tout ce qui habitait le Palais.

Le vide, en effet, commençait à se faire autour de l'Impératrice. Le salon de service était presque désert et les valets de pied s'étaient enfuis, abandonnant leurs postes.

A deux heures, on apprit, par Mme de Selves, que la République était proclamée.

A trois heures, l'ordre fut donné de faire évacuer le jardin et on ferma les grilles.

J'étais depuis quelques instants dans la cour des Tuileries, pour surveiller l'exécution de cet ordre, lorsque je vis venir vers moi un gardien militaire tout effaré. Il m'annonça que la grille de la place de la Concorde avait été forcée et que le peuple envahissait les jardins.

Ce fut alors que le général Mellinet fit placer les grenadiers devant la porte du côté du jardin réservé.

Mais une foule compacte s'avancait, lentement, avec une sorte de discipline et paraissant dirigée par un homme qui s'efforçait de la maintenir. A la hauteur du grand bassin, cette foule s'arrêta, un parlementaire s'en détacha et le peuple reprit sa marche derrière lui.

Tout me parut perdu, alors, et, ne songeant plus qu'à l'Impératrice, je me hâtai de regagner le château, de l'avertir du péril qui la menaçait.

Comme j'étais dans le vestibule, je la trouvai désert, tous les serviteurs ayant fui. Seul, le cent-garde de faction à la porte des appartements de Sa Majesté était resté.

Je parcourus, affolé, les diverses pièces de ces appartements et allai ainsi jusqu'au cabinet de toilette de l'Impératrice.

Il n'y avait plus, aux Tuileries, l'ombre même de ceux qui en avaient été les hôtes.

Toutes les portes étaient ouvertes, le désordre était partout et, de-ci, de-là, des boîtes vides, des cadres sans toiles, des objets divers indiquaient un bouleversement hâtif, un départ précipité.

La porte communiquant avec la galerie de Diane était ouverte également. Je la franchis en courant. Et au moment même, j'aperçus deux personnes en noir qui s'engageaient dans la galerie du Louvre. C'étaient l'Impératrice et Mme Le Breton. La porte se referma sur elles et je ne devais plus les revoir.

En revenant sur mes pas, je me rencontrai avec le cent-garde qui, imperturbable, n'observant que sa consigne, continuait tranquillement sa faction. Je le relevai de son poste et l'envoyai rejoindre ses camarades.

Dans l'escalier, je me trouvai face à face avec le général Lepic, en uniforme. « Nous descendîmes à son cabinet et, après avoir fermé les appartements, aidés de l'huissier Robin et d'un mobile, nous quittâmes le château.

Derrière nous la foule prenait possession des Tuileries. »

Cette page, dans sa sécheresse littéraire même, renferme, je le répète, un sentiment dramatique très intense. Elle nous le glisse du second Empire, en ses moindres détails, le glas, aussi, de choses aimées par celui qui les a écrites, et chacune de ses phrases tombe sur tant d'espéros déçus, sur tant d'affection perdue, comme les notes murmurantes des cloches — dans les villages — descendant sur les cercueils.

PIERRE DE LAMO.
 FIN.

man, celui du chanoine est plus vrai, et on s'y est moins préoccupé de l'attitude héroïque. Encore qu'entouré des acteurs de la lutte sanglante qui eut lieu sur le rivage même, le chanoine n'a pas craint de le nommer, en leur assignant un rôle qui leur faisait peu d'honneur, puisqu'ils se trouvaient au nombre de plus de mille, en face d'une poignée d'hommes désarmés.

LE DEPART DE NAPLES ET L'ARRIVEE EN CORSE
 On sait à la suite de quelles circonstances, Joachim Murat qui, par la volonté de l'empereur Napoléon, avait pu régner dix ans sur le royaume de Naples et les Deux-Siciles, avait abandonné sa capitale le 19 mai 1815.

Après avoir accepté le commandement en chef de toutes les armées des puissances alliées en Italie, lors de la campagne de 1814, il s'était décidé en 1815 à repousser les Autrichiens jusques aux rives du Pô, entraînant avec lui une partie de l'Italie; mais bientôt la désertion de son armée, où l'on avait fait courir le bruit de sa mort avec la nouvelle d'un débarquement de la flotte anglaise à Naples, l'avait contraint à fuir son royaume. Après avoir atteint avec quelques-uns de ses fidèles un petit port des côtes de la Provence, il était venu se réfugier à Toulon où on ne l'inquiétait point tout d'abord, et où il put entrer en relation par correspondance avec sa femme, Caroline sœur de Napoléon Ier, fixée en Autriche sous le nom de comtesse de Lapano.

Bientôt, cependant, il s'était senti épié, menacé, puis poursuivi, et réduit à se cacher dans les retraites les plus humbles; il n'échappa un jour aux perquisitions qu'en restant blotti dans un trou creusé par un paysan et dissimulé sous des feuillages. A partir de ce moment, il résolut de quitter le sol de la France et, d'accord avec trois de ses aides de camp, organisa son départ pour la Corse, frétant un navire marchand, sur lequel il déposa ce qu'il avait pu sauver du loquet naufrage. Mais le jour où, arrivé au rendez-vous au large à bord de son canot, en vue du bâtiment qui l'attendait, il se levait déjà pour accoster, il vit, par suite d'un ne sait quelle distraction subite, le navire virer de bord, et resta seul, impuissant, au milieu des flots.

Sans se décourager, l'ex-Roi renouela sa tentative, nous des relations avec un capitaine de frégate du nom d'Oletta qui lui ménagea l'appui du commandant du bateau-poste faisant le service de la Corse, et, allant au-devant à plusieurs lieues au large avec un canot, il fut enfin reçu à bord et débarqua à Bastia le 22 août 1815.

ROJ. MURAT
 RECIT DU CHANOINE A. MASDEA, SON CONFESSEUR

Les Italiens ont conservé la bonne habitude, à l'occasion des mariages, d'offrir en hommage aux familles des fiancés des publications de circonstance qui, sous le nom de « Nozze », constituent une littérature spéciale pleine d'intérêt.

Ces plaquettes, d'ordinaire fort courtes, — elles excèdent rarement une vingtaine de pages, — ont la plupart du temps un caractère historique rétrospectif. Si elles s'adressent à une famille patricienne, elles rappellent un fait de la vie d'un ancêtre, une visite de souverain, une entrée d'ambassadeur, quelque épisode brillant ou curieux qui rehausse l'illustration du nom. Parfois aussi, elles ne prétendent qu'à jeter de la lumière sur un fait peu connu, ou à révéler un événement encore ignoré. Tirées à petit nombre, imprimées parfois avec un grand luxe, ces Nozze, bientôt rarissimes, prennent pour les bibliophiles et pour l'histoire une véritable importance.

Une de ces Nozze, récemment publiées à Pise par un écrivain estimé, M. G. Romano, à l'occasion du mariage Pignatari Talamo, signale l'existence aux Archives communales du Pizzo (petite ville des Calabres qui vit en octobre 1215 le débarquement de Joachim Murat, roi de Naples et des Deux-Siciles), d'un récit autobiographique des trois périodes de ce drame écrit par le chanoine Tommaso A. Masdea, appelé pour préparer le Roi à la mort et l'assister dans son supplice. Le caractère sacré dont l'écrivain est revêtu, la solennité du moment et son intervention directe donnent un grand poids à ses assertions. Le récit en lui-même, dans sa partie substantielle, diffère peu de celui qu'a laissé le général Franceschetti, compagnon du Roi; mais, comme le fait remarquer M. Ro-

man, celui du chanoine est plus vrai, et on s'y est moins préoccupé de l'attitude héroïque. Encore qu'entouré des acteurs de la lutte sanglante qui eut lieu sur le rivage même, le chanoine n'a pas craint de le nommer, en leur assignant un rôle qui leur faisait peu d'honneur, puisqu'ils se trouvaient au nombre de plus de mille, en face d'une poignée d'hommes désarmés.

LE DEPART DE NAPLES ET L'ARRIVEE EN CORSE
 On sait à la suite de quelles circonstances, Joachim Murat qui, par la volonté de l'empereur Napoléon, avait pu régner dix ans sur le royaume de Naples et les Deux-Siciles, avait abandonné sa capitale le 19 mai 1815.

Après avoir accepté le commandement en chef de toutes les armées des puissances alliées en Italie, lors de la campagne de 1814, il s'était décidé en 1815 à repousser les Autrichiens jusques aux rives du Pô, entraînant avec lui une partie de l'Italie; mais bientôt la désertion de son armée, où l'on avait fait courir le bruit de sa mort avec la nouvelle d'un débarquement de la flotte anglaise à Naples, l'avait contraint à fuir son royaume. Après avoir atteint avec quelques-uns de ses fidèles un petit port des côtes de la Provence, il était venu se réfugier à Toulon où on ne l'inquiétait point tout d'abord, et où il put entrer en relation par correspondance avec sa femme, Caroline sœur de Napoléon Ier, fixée en Autriche sous le nom de comtesse de Lapano.

Bientôt, cependant, il s'était senti épié, menacé, puis poursuivi, et réduit à se cacher dans les retraites les plus humbles; il n'échappa un jour aux perquisitions qu'en restant blotti dans un trou creusé par un paysan et dissimulé sous des feuillages. A partir de ce moment, il résolut de quitter le sol de la France et, d'accord avec trois de ses aides de camp, organisa son départ pour la Corse, frétant un navire marchand, sur lequel il déposa ce qu'il avait pu sauver du loquet naufrage. Mais le jour où, arrivé au rendez-vous au large à bord de son canot, en vue du bâtiment qui l'attendait, il se levait déjà pour accoster, il vit, par suite d'un ne sait quelle distraction subite, le navire virer de bord, et resta seul, impuissant, au milieu des flots.

Sans se décourager, l'ex-Roi renouela sa tentative, nous des relations avec un capitaine de frégate du nom d'Oletta qui lui ménagea l'appui du commandant du bateau-poste faisant le service de la Corse, et, allant au-devant à plusieurs lieues au large avec un canot, il fut enfin reçu à bord et débarqua à Bastia le 22 août 1815.

A peine dans l'île, le Prince se préoccupa d'arriver jusqu'à Vescovalo où il devait retrouver le général Franceschetti, son aide de camp, qui lui appartenait tout entier; mais son séjour en Corse devait être de peu de durée; dénoncé par le parti anglais, il fut forcé de décliner ses intentions et de répondre au gouverneur de Gênes pour Sa Majesté britannique, qu'il ne demandait qu'à quitter l'île, si on voulait lui donner des passeports.

Le 23 septembre, il passait de Vescovalo à Ajaccio, où il apprenait qu'une frigate anglaise, mise à sa disposition; le conduirait jusqu'à Trieste; et en même temps, il recevait un sauf-conduit signé du prince de Metternich, et un envoyé spécial venu de Paris lui communiquait les conditions que les alliés lui imposaient.

On lui offrait le séjour dans une ville de la Bohême ou de la Basse-Autriche pour lui et sa famille, à la condition de s'en gager à ne pas quitter le pays, sans le consentement du gouverneur. C'était une abdication en règle, Murat prit les passeports, mais il refusa de monter à bord de la frigate et dans une lettre qui nous a été conservée, déclara qu'il reprenait sa liberté d'action, annonçant même ses intentions de reconquérir sa couronne — si Dieu lui en donnait la force et les moyens.

Il sollicita donc six barques de petite dimension, montées par d'anciens officiers de sa maison et une suite de deux cent cinquante hommes marins et soldats qui, ayant appris sa présence en Corse, ou revenus dans l'île, après avoir servi sous ses drapeaux, s'étaient groupés autour de lui.

La navigation fut longue et difficile. Parti d'Ajaccio le 28 septembre, on

était à peine le 6 octobre en vue des côtes de la Calabre. En face de Paolo, un coup de vent dispersa la flottille, et, à ce moment, quelques-uns de ceux qui commandaient, s'efforcèrent de ne point rallier le bateau pilote. On s'égrenait; les vivres manquaient et l'eau devenait rare.

Murat, qui avait hautement déclaré son intention de débarquer en Calabre, parla alors de se diriger vers Trieste, mais un certain Barbara, marin habile qui avait pris la direction, insista pour se ravitailler sur l'écueil.

Il proposa d'aborder au Pizzo et demanda au roi de lui confier les passeports pour éviter d'être inquiétés par les autorités. Deux barques seules restèrent, les autres avaient fui sous le vent ou s'étaient dérobées volontairement. Murat, refusa de confier ses passeports donna l'ordre formel à Barbara de croiser en face de la côte et de l'attendre à bonne portée, puis, ordonnant à tous ses officiers de revêtir l'uniforme, il annonça son intention de débarquer et de se faire reconnaître de ses anciens sujets.

Le vent portait la barque royale sur le Pizzo; il était midi, et on était au 8 octobre. A peine touchait-on le rivage que le Roi s'élança, trente et une personnes le suivirent, dont vingt-huit officiers, soldats ou marins, et trois serviteurs; Barbara, qui devait croiser devant le Pizzo, avait pris le large avec la barque la plus forte.

Cette première partie du récit, prologue du drame, résulte des assertions du général Franceschetti, qui suivit constamment le Roi depuis son départ de Vescovalo le 23 septembre jusqu'au moment de sa mort. Écoutez maintenant le chanoine Masdea, qui prend la narration des faits au moment même du débarquement.

LE DEBARQUEMENT.—LA LUTTE.—L'ARRÊTATION.
 L'abbé compte quatre officiers et vingt-six soldats qui viennent de sauter à terre (à ce moment on était deux cent cinquante au départ d'Ajaccio); tous sont armés; l'un d'eux, qui a tiré l'épée, marche en avant dans l'attitude du commandement, il est coiffé d'un chapeau à cornes avec un neuve tricolore orné de diamants. La barque vient de passer rapidement devant la *Santé* sans répondre aux cris des préposés et déjà le chef s'est élançé vers la ville, excitant ceux qu'il rencontre à crier : « Vive Joachim, Roi de Naples ! » On arrive à la place, à moitié remplie par les paysans, car c'est jour de marché, et tout le groupe s'avance en poussant des vives auxquels personne ne répond.

La foule semble plus surprise qu'effrayée; la plupart désarmés s'empres- sent de recharger les mules et les chevaux et quittent la place.

A la porte de la Marine, des légionnaires font l'exercice; Murat court à eux et leur crie à voix haute : « Vous êtes mes soldats, obéissez; montez; la force, enlevé ce drapeau et remplacez-le par celui de votre roi Joachim ! » Et, en même temps, il leur donne la bannière qu'il a prise des mains d'un soldat; puis il ordonne à un gendarme de lui amener un cheval et somme tous les autres de le suivre vers Monteleone. Ceux-ci se dirigent vers les portes, les ferment, et courent appeler leurs chefs.

Le Roi a compris le danger. Suivi du général Franceschetti, du capitaine Pernice et de tous les siens, et prenant pour guide un de ses anciens compagnons de Leipzig qu'il a rencontré là, tous forment un groupe compact et marchent sur Monteleone; mais le capitaine Tronta Capelli, commandant la province de Cosenza, accourt avec des forces, les di vise en trois groupes et les lance sur les agresseurs, de manière à leur couper la retraite.

La poursuite est vive, les habitants sont nombreux, ils sont armés de bâtons et de fusils de chasse; les Corsses sentent que la retraite va leur être coupée, se jettent dans un champ d'oliviers, par lequel ils croient pouvoir échapper, mais tandis que Trenta Capelli les talonne, un groupe d'assaillants leur barre la route. Murat n'hésite point, il se retourne, va droit au capitaine des gendarmes et, le pistolet à la main, le menace de le brûler s'il approche. Trenta Capelli hésite, une sorte d'armistice s'établit. Murat resté presque seul avec Franceschetti et Pernice, essai de l'intimider et de le séduire; mais le temps presse, la retraite leur sera coupée; profitant d'une collision entre l'avant-garde et les siens, il se précipite à la plage, suivi de ses deux compagnons.

Les halles sifflent à leurs oreilles; ils traversent des plants d'oliviers trouvant à chaque pas un obstacle et trébuchant contre des souches. A plusieurs reprises, le Roi s'est effaissé et ses deux compagnons ont peine à le suivre; les voilà parvenus à un torrent, au pied du fort Validea que Murat lui-même a fait construire; encore quelques pas et ils seront à la plage où ils trouveront Barbara et sa barque. Mais la plage est vide, un seul bateau de pêcheur reste abandonné sur le sable; Barbara a pris le large et s'est mis à l'abri des canons du fort !

Cependant le peu d'avance que les trois fugitifs ont pris sur les assaillants, leur permet encore d'espérer qu'ils pourront mettre cette barque à flot, mais une grêle de balles pleut autour d'eux; le capitaine Pernice tombe mort frappé au front, et Franceschetti est blessé à son tour. Le Roi n'a plus pour rattraper que cette barque légère et pour défenseur que son aide de camp hors de combat; alors, descend une horde de paysans et de soldats qui vont les acculer au rivage.

Le premier qui atteint Murat est un pêcheur, Pasquale Gressi, qui, tout en courant à lui, cherche à éviter l'arme qu'il brandit; le Roi essaie de le désarmer et échange avec lui quelques paroles. Plus tard, on a trouvé dans les mains de ce Grec une bague précieuse, ayant appartenu à la reine Amélie d'Espagne, que Murat portait à son doigt. Un second, un menuisier, Fortunato da Cela, arrive à son tour; il est certain qu'il a parlementé, car on a aussi trouvé sur lui des pièces d'or qui provenaient du Roi.

Enfin le flot monte; toute une popule grossière, mêlée de femmes et d'enfants, se précipite sur ces deux hommes désarmés; elle va se livrer sur la personne du Roi aux plus odieux outrages.

Un serrurier, Sardanelli, s'est emparé d'un chapeau d'uniforme, dont la ganse et le neut ornés de dix huit brillants s'écherra plus tard en dépouille offerte au capitaine Trenta Capelli; les vêtements du Roi sont lacérés; il est haletant, à demi nu, en butte à toutes les injures. Pour le protéger contre cette lâche multitude, il faut l'autorité d'un certain Francesco Alcala, notable du lieu, respecté de tous, l'agent général des biens du duc de l'Infantado, qui intervenant, maintient la populace et donne l'ordre d'aller chercher des vêtements pour recouvrir le Roi. Cependant les gendarmes s'emparent des deux personnages et on traîne Murat dans un caillot du fort, où on lui refuse jusqu'au verre d'eau qu'il demandait.

Il semble que ce cruel épisode ait pu se passer en quelques instants, mais deux heures se sont écoulées depuis le débarquement jusqu'au moment où la force régulière organisée a arraché le Roi à la foule et a refermé sur lui la porte de la forteresse.

III
 L'EXECUTION
 Ou sont les compagnons du Roi? Pernice, le capitaine, est mort; le général Franceschetti, gravement blessé, est enfermé avec lui; le maréchal de camp Natali, séparé d'une balle; les capitaines Lanbranchi, Biciani, Paquinoli, les lieutenants Mottolo et Galvani sont hors de combat. Blessés aussi, les deux valets de chambre; l'un, Armand, qui est venu de Paris rejoindre son maître à Ajaccio, et Boggi. Le cuisinier, Ferrari, a été aussi atteint. Pas un des soldats et marins qui suivent n'a pu se soustraire à la poursuite des habitants et des gendarmes.

Pendant la nuit du 8 au 9 octobre, vers deux heures, le général Vito Nunziante, commandant la deuxième division de la Calabre, est arrivé avec des forces, et, sur l'heure, il s'est présenté au Roi qu'il a traité en prisonnier de guerre, lui rendant hommage personnel, lui donnant sa propre chambre et obtempérant à tous ses désirs, mais ne le perdant point de vue. Tous les matins, on annonce de nouvelles forces; les estafettes royales sont en mouvement et on communique avec la Cour. Le 10, une flottille anglaise croise devant le Pizzo. Un instant, Murat a pu conserver l'espoir de n'être et de rester qu'un prisonnier; ses officiers ont accés auprès de lui, des personnages civils viennent le soir prendre part à la conversation, et le général Nunziante le traite avec générosité et respect.

C'est le lendemain du débarquement

le 9 octobre, que le roi Ferdinand IV de Naples a connu les événements du Pizzo; avant dix heures du matin, le même jour, il a réuni le Conseil d'Etat. Deux estafettes, à deux heures de distance l'une de l'autre, ont été expédiées au général Nunziante qui réunira un Conseil de guerre, et, après jugement rendu, ne laissera s'écouler qu'un quart d'heure entre la notification et l'exécution pour l'accomplissement des actes religieux.

C'est la mort; on n'admet même point un autre verdict. Les soldats et officiers napolitains et siciliens, arrêtés en même temps que leurs chefs, seront soumis au même Conseil, exécutés dans le même délai, sous la responsabilité de la vie du général lui-même; des ordres formels sont donnés pour qu'à l'instant de l'exécution, le Roi en reçoive l'avis par télégraphe, par le retour des deux estafettes, par bateau ou tout moyen possible à employer.

Masdea insista avec chaleur, faisant comprendre qu'il était nécessaire d'opposer un démenti à ceux qui le calomniaient. Cet argument lui suffit, et Murat signa. Le soir même, la déclaration autographe était remise à l'intendant de Catanzaro qui la faisait parvenir au roi Ferdinand. A peine le prisonnier avait-il posé la plume qu'il fit un pas vers le prêtre et, d'un ton résolu, lui dit encore une fois : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! » Le rapporteur avait ouvert la porte; il n'eût qu'à franchir le seuil qui donnait sur une cour étroite où huit soldats sous les ordres d'un officier se tenaient sous les armes.

Cependant le prêtre, qui avait dû recevoir des ordres supérieurs, insista doucement, en présentant au Roi un papier sur lequel il demanda d'écrire : « Moi, Joachim Murat, déclare que je meurs dans la religion chrétienne apostolique et romaine. Le Roi répondit : « Oui, je suis prêt », et prit la plume; mais à peine avait-il écrit le premier mot, il s'arrêta, comme si cette insistence lui était pénible et si l'acte lui-même lui paraît suffisant; et il refusa d'aller plus loin.

Ainsi, dit Masdea, s'exprime l'ordre royal, lu par celui qui écrivait ces lignes.

« Ce n'est que le 13 que le Conseil se réunira, il est composé de trois colonels, d'un capitaine, d'un lieutenant, d'un second lieutenant-rapporteur, auquel on adjoit un procureur général près la Cour criminelle des Calabres, et d'un secrétaire. Afin de représenter la défense, on a appelé d'office le capitaine sicilien Starago. Trois des membres qui siègent dans ce Conseil ont été sous les ordres de Murat, nommés par lui et faits chevaliers de l'ordre des Deux-Siciles.

Le conseil entre en séance à midi, le vendredi, il n'en sortira qu'à minuit un quart, et, juste trois quarts d'heure après le verdict, aura lieu l'exécution. Au moment même où la décision est rendue, le rapporteur Francesco Froio entre dans la chambre du Roi et la lui communique, mais il ne lui indique ni le lieu ni le moment de l'exécution. Le condamné reçoit la terrible nouvelle avec calme; il demande à écrire à sa femme. La lettre que le Roi remettra au capitaine Starago non cachetée, avec une boucle de ses cheveux qu'il a coupée lui-même, en lui recommandant d'y joindre une cornaline représentant Caroline sa femme, qu'on trouvera dans sa main droite après l'exécution, est écrite d'une main ferme; elle est datée du Pizzo, 13 octobre 1815 :

Ma chère Caroline,
 L'heure fatale est arrivée, je vais cesser de vivre dans quelque supplice. Tu n'auras plus d'époux et tes enfants n'auront plus de père, souvenez-vous de moi; ne bannissez jamais ma mémoire. Je meurs innocent, victime d'un injuste jugement. Adieu, mon Achille! Adieu, ma Letitia! Adieu, mon Lucien! Adieu, ma Louise! Restez toujours dignes de moi. Je vous laisse dans un pays où vous êtes entourés d'ennemis. Soyez toujours unis, Dieu vous bénira. Ne maudissez pas ma mémoire, pensez à l'horrible douleur que j'éprouve au moment de mourir, loin de mes enfants, loin de mon amie, sans une main pour me fermer les yeux. Recevez ma bénédiction paternelle, mes tendres larmes et mes derniers embrassements. Adieu, encore adieu; je n'oublierai jamais votre malheureux père.
 JOACHIM.

Le général Nunziante n'avait jamais pensé que le jugement pût durer plus que quelques heures. Dès la veille, il avait invité le chanoine A. Antonio Masdea à se tenir prêt à assister le Roi, et celui-ci se tenait depuis ce moment à portée de la chambre où il était enfermé.

Quand Masdea se présenta, appelé par le capitaine rapporteur, Murat signa la lettre adressée à la Reine; il se leva et accueillit le prêtre avec bienveillance, celui-ci lui demanda s'il se rappelait l'avoir vu deux années auparavant, à l'occasion d'une demande de fonds pour l'achèvement de l'église du Pizzo. Murat s'en souvint; il ajouta même qu'il lui avait remis deux mille ducats en y joignant deux cents autres ducats pour ses pauvres. Raffermi par un tel accueil, Masdea dit qu'il venait aujourd'hui adresser une prière plus importante. « Que puis-je pour vous au point où l'en suis réduit ? » répondit le Roi. « Il faut vous confesser, Majesté ! » Murat s'éloigna en disant à haute voix et d'un ton brusque : « Non; je n'ai pas péché devant Dieu. » Je ne parle point de confession judiciaire », répliqua Masdea (*confessione Giudiziaria*), mais bien de confession sacramentelle, afin de vous reconcilier avec Dieu, devant qui vous parlez dans un quart d'heure; le délai ne peut pas se proroger.

Murat répondit alors avec douceur : « Oui, c'est bien, je suis prêt; mais comment faire, le terme est si court ! » Au même moment le rapporteur tira sa montre et fit observer que cinq minutes étaient écoulées. Masdea se tournant vers celui-ci, observa qu'il le terme ne courrait qu'à partir du moment où le condamné aurait reçu l'absolution; et que, ce terme, aucune puissance ne le pouvait proscrire; sinon lui, prêtre, en appellerait à Dieu. Le Roi vint alors s'asseoir près de Masdea; puis bientôt, en raison de la solennité de l'acte, il crut devoir se relever; et, avec la plus profonde humilité, avec une douceur, une résignation et une admirable fermeté, il accompagna ses derniers devoirs; il reçut même l'absolution papale — in articulo mortis — envoyée par le pape. Cela fait, il dit au chanoine : « Marchons, mon père, et que la volonté de Dieu s'accomplisse ! »

Debout devant eux, Murat leur adressa quelques paroles, disant que ce n'était pas eux qui lui donnaient la mort, qu'il la recevait de la main de Dieu, sans murmurer; mais qu'il eût voulu mourir autrement; et, défaisant sa veste, la poitrine ouverte et la main sur le cœur, il s'écria : « Dieu, ne craignez rien et faites la volonté de Dieu. Mais l'officier lui demanda de tourner les épaules, il refusa de le faire, s'avancant d'un pas et répondit : « Que craignez-vous donc? comment en voudrais-je à des pauvres soldats d'accomplir un acte contraire à leur volonté ! Tout vient d'en haut », et ouvrant plus largement encore sa poitrine, il commanda le feu; au même moment Masdea s'écria : « Je crois en Dieu tout-puissant ! »

Ainsi mourut le grand général Joachim Murat.

Il y a une lacune dans ce récit du confesseur. Masdea n'ayant été appelé que le 12 à la forteresse, il ne nous dit rien de personnel à Murat depuis le 8 au soir jusqu'au moment où on l'introduit; mais nous savons par ailleurs ce qui s'est passé. Les historiens spéciaux, Colletta, Gallois, les mémoires de Franceschetti (qui ne l'a écrit que le 12 à la nuit, le rapport du chevalier de Medici, chargé de la police, et les notices publiées le lendemain même de l'exécution dans le *Journal des deux-Siciles*, soigneusement contrôlées par l'auteur des *Ricordi Lucertani*), M. G. Romano, entrent dans quelques détails qui permettent de juger de l'attitude du prisonnier pendant ces cruelles journées.

La conduite du général Nunziante, qu'on a accusé dans quelques récits peu sérieux, semble avoir été parfaite, étant donné sa situation. Excepté le refus de permettre au Roi de s'enfermer dans une dernière fois avec les généraux Franceschetti et Natali, Nunziante fit tout pour adoucir ses derniers moments. Ses deux compagnons le virent à toute heure jusqu'au 12 à la nuit; on laissa venir du dehors quelques notables de la ville, et l'agent du duc de l'Infantado, qui s'était montré si humain pour le Roi, put communiquer avec lui. Le prisonnier était si libre d'esprit que dans la soirée qui précéda sa mort, il discutait encore en toute liberté les diverses probabilités du verdict à rendre. Il écrivit aux siens, il rédigea un historique de sa situation pour le général commandant en chef les troupes autrichiennes, et annonça son arrestation à l'ambassadeur d'Angleterre. Nous savons aussi que Matali lui lisait des *Dramas di Metastasio*, avant de se livrer au supplice.

Violent et impétueux dans les batailles, Murat se montra donc calme et digne en face d'un obscur supplice; le document nous rappelle par le chanoine Masdea et publié par M. Romano est à l'honneur de sa mémoire.

CHARLES YRIARTE.

tes-150
 elles
 3.50
 mais
 00
 pris
 se
 emploi
 & Cie.
 mior
 pur
 s
 Cie.
 ks.
 ne heures
 T,
 s.
 Gar-
 lema-
 saluer
 adriez-
 riel.
 délian-
 gram-
 nit pas
 com-
 ce, qui
 Gar-
 s rieu
 ointé,
 et qui.
 de lui,
 s, lui
 us ne
 gen-
 mate-
 seule-
 er un
 e j'ai
 mat-
 ou
 re
 que
 onter
 nona,
 nous

Le Canada.

JOURNAL QUOTIDIEN DU SOIR. La Vallée de l'Ottawa, Journal Hebdomadaire à 16 Pages. BUREAU: 568 et 570 RUE SUSSEX, OTTAWA, ONT.

Lundi, 28 Décembre, 1891.

ECHOS DU JOUR

M. Charles Thibault rentre dans la politique. L'honorable M. Duhamel est dans le comté de Laprairie.

M. Mills a écrit une lettre publiée dans GLOBE, sur l'institution d'un comité de la caduète de M. Angers.

Le cabinet est résolu de ne pas faire d'opposition à Messieurs Bourbonnais, Lusier et Monfette.

Les conservateurs de Matane parlent de choisir M. John Ferguson, seigneur de Matane pour leur candidat.

Dans l'article que nous avons publié samedi, relativement à la démission probable de M. Chapleau, il faut lire "secétaires" au lieu de "secrétaire".

Plusieurs journaux ont annoncé que le HÉRALD de Montréal cessait sa publication avec le numéro de samedi dernier; il nous est cependant arrivé aujourd'hui comme d'habitude.

La campagne électorale a commencée à Kingston samedi dernier. Sir John Thompson a porté la parole devant une grande assemblée des partisans de M. Metcalfe, le candidat conservateur. M. Gunn est le candidat libéral. La date de l'élection n'est pas encore fixée.

M. Thomas McGreevy a déclaré à un reporter que "FREE PRESS, qui lui subira pas de persécution plus longtemps de la part de ceux qui ont le plus profité de l'argent qu'il a obtenu des révélations très intéressantes, à la cour d'assises."

Les bruits viennent d'être lancés pour une élection à Glangarry. La nomination est fixée au 7 janvier et le scrutin au 14 du même mois. M. R. R. McLeenan sera le candidat conservateur.

L'arrivée de M. de Boucherville à Montréal samedi soir, n'a pas fait sensation parmi la jeunesse. Ce premier ministre rétrograde, essayant d'attirer à lui la jeunesse de notre fin de siècle, nous représente un ours dansant sur la corde. C'est une noble tentative, comme disait M. Chapleau, le refusé à ses ministères pour graves raisons d'inconstitutionnalité.

On a vu des ordres en conseil du gouvernement Mercier se promener ainsi pendant des semaines, entre Spencer-Wood et les bureaux de certains politiciens bien marqués!

Que de fois n'a-t-on pas entendu des personnes en relations d'affaires avec le gouvernement, dire qu'elles ne devaient nulles reconnaissances à celui-ci, parce qu'il n'aurait pas réussi sans eux, s'ils ne s'étaient eux-mêmes chargés de M. Angers!

Esprons que la lumière complète se fera un jour sur tous ces faits, soit devant les Communes, soit devant la prochaine Assemblée législative.

On dit que M. Carling va accepter la candidature à East Middlesex, en remplacement de M. Marshall, dont l'élection a été annulée. Les journaux avaient annoncé que M. Carling serait lieutenant-gouverneur d'Ontario, et qu'il serait remplacé dans le cabinet par M. Meredith. On annonce à présent que M. Meredith va être mis de côté et que M. McCarthy sera appelé à former partie du ministère, avec espérance de succéder à M. Abbott.

Dans ce cas, la succession de Sir Alexander Campbell, comme lieutenant-gouverneur d'Ontario, sera accordée à M. Geo. Kirkpatrick, député de Frontenac.

Le CANADIEN dit: Les discours des ministres ne disent pas grand chose. Ils nous promettent d'être honnêtes. La belle affaire! La drôle de nouvelle! L'honnêteté, l'économie: mais c'est le programme de tous les gouvernements.

Seulement, les ministres ont mal débuté: ils ont escamoté le pouvoir et outrageusement violé la constitution. Ils nous ont jeté en pleine révolution. Ils ont donné l'exemple du mépris des lois, et nous les tenons responsables des conséquences qui vont suivre. L'organe du cabinet impose à tous les citoyens éclairés l'obligation de le combattre. Le principe en jeu est trop essentiel à notre vie nationale pour que nous le méconnaissions, à la demande de MM. de Boucherville, Beauharnois, Fynn, etc.

Pas un des ministres n'a tenté de défendre les procédés sans précédent auxquels ils doivent leurs charges. Le fait est qu'ils n'en sont pas capables. Ils ont usurpé les fonctions qu'ils occupent, et ils administrent sans droit, les affaires publiques. La dissolution des chambres, qu'ils ont avisée, les met hors la loi; et dans un pays moins paisible que le nôtre, un pareil attentat contre les droits de la population eût provoqué une résistance ouverte.

Le cabinet de Boucherville est comparable d'une fraude mille fois plus condamnable que celle qu'il reproche à M. Pacaud—d'une fraude contre le gouvernement responsable dans cette province.

Toutes les déclamations imaginaires ne font pas perdre de vue ce fait capital. Cette question doit être vidée d'abord. Nous avons devant nous des usurpateurs de l'autorité, des violeurs des lois, un groupe d'hommes qui veulent rétablir le régime de l'arbitraire.

UNR FEMME TROUVÉE MORTE. Mme Leonora Labadie a été trouvée morte ce matin, dans la maison de son mari sur la rue Rideau, portant au cou des marques de violence. On croit qu'elle a été étranglée. Son mari a été arrêté sous suspicion et arrêté.

La Confiance de M. Angers

Nous lisons dans l'ÉCLAIR: Dans sa dernière lettre au lieutenant-gouverneur, M. Mercier lui dit: «Vous dites que vous ne retirez votre confiance; vous vous faites illusion, car vous le savez bien, vous me l'avez toujours refusée, cette confiance.» Cette phrase est beaucoup plus significative que le public ne peut le soupçonner. Le secret d'office empêche M. Mercier de s'expliquer plus clairement.

Il est bien connu, en effet, dans les cercles politiques que le séjour de M. Angers à Spencer Wood, n'a été qu'une conspiration de tous les instants contre M. Mercier et ses collègues.

Que de fois n'avons-nous pas entendu des plaintes amères s'élever des rangs de notre parti, parce que telle ou telle nomination, telle ou telle destination pour cause de défection des derniers publics ou pour d'autres raisons non moins impérieuses, ne se faisaient pas!

Quoi de mécontentements ont été ainsi provoqués, sans qu'il y eût de la faute du gouvernement, ce qui n'empêchait pas que, c'était celui-ci qui avait la responsabilité, parce qu'il avait la bouche close et n'avait pas le droit de dire que c'était le lieutenant-gouverneur qui refusait de signer ses ordres en conseil.

Nous savons, et nous pouvons affirmer, qu'il y a eu des masses d'arrêts ministériels qui sont restés sans signature, et cela longtemps avant la rupture ouverte de septembre dernier.

Il y a plus: nous connaissons des cas où le lieutenant-gouverneur refusait de signer les ordres en conseil, en prétextant qu'ils étaient inconstitutionnels, et où des meneurs bien intervenant contre le chef de l'exécutif et le premier ministre, allaient derrière le dos de celui-ci, discuter les prétendues questions de constitutionnalité avec M. Angers lui-même à son bureau à l'hôtel du gouvernement ou à Spencer-Wood, et finissaient par obtenir la signature du lieutenant-gouverneur, refusé à ses ministères pour graves raisons d'inconstitutionnalité!

On a vu des ordres en conseil du gouvernement Mercier se promener ainsi pendant des semaines, entre Spencer-Wood et les bureaux de certains politiciens bien marqués!

Que de fois n'a-t-on pas entendu des personnes en relations d'affaires avec le gouvernement, dire qu'elles ne devaient nulles reconnaissances à celui-ci, parce qu'il n'aurait pas réussi sans eux, s'ils ne s'étaient eux-mêmes chargés de M. Angers!

Esprons que la lumière complète se fera un jour sur tous ces faits, soit devant les Communes, soit devant la prochaine Assemblée législative.

On dit que M. Carling va accepter la candidature à East Middlesex, en remplacement de M. Marshall, dont l'élection a été annulée. Les journaux avaient annoncé que M. Carling serait lieutenant-gouverneur d'Ontario, et qu'il serait remplacé dans le cabinet par M. Meredith. On annonce à présent que M. Meredith va être mis de côté et que M. McCarthy sera appelé à former partie du ministère, avec espérance de succéder à M. Abbott.

Dans ce cas, la succession de Sir Alexander Campbell, comme lieutenant-gouverneur d'Ontario, sera accordée à M. Geo. Kirkpatrick, député de Frontenac.

Le CANADIEN dit: Les discours des ministres ne disent pas grand chose. Ils nous promettent d'être honnêtes. La belle affaire! La drôle de nouvelle! L'honnêteté, l'économie: mais c'est le programme de tous les gouvernements.

Seulement, les ministres ont mal débuté: ils ont escamoté le pouvoir et outrageusement violé la constitution. Ils nous ont jeté en pleine révolution. Ils ont donné l'exemple du mépris des lois, et nous les tenons responsables des conséquences qui vont suivre. L'organe du cabinet impose à tous les citoyens éclairés l'obligation de le combattre. Le principe en jeu est trop essentiel à notre vie nationale pour que nous le méconnaissions, à la demande de MM. de Boucherville, Beauharnois, Fynn, etc.

Pas un des ministres n'a tenté de défendre les procédés sans précédent auxquels ils doivent leurs charges. Le fait est qu'ils n'en sont pas capables. Ils ont usurpé les fonctions qu'ils occupent, et ils administrent sans droit, les affaires publiques. La dissolution des chambres, qu'ils ont avisée, les met hors la loi; et dans un pays moins paisible que le nôtre, un pareil attentat contre les droits de la population eût provoqué une résistance ouverte.

Le cabinet de Boucherville est comparable d'une fraude mille fois plus condamnable que celle qu'il reproche à M. Pacaud—d'une fraude contre le gouvernement responsable dans cette province.

Toutes les déclamations imaginaires ne font pas perdre de vue ce fait capital. Cette question doit être vidée d'abord. Nous avons devant nous des usurpateurs de l'autorité, des violeurs des lois, un groupe d'hommes qui veulent rétablir le régime de l'arbitraire.

Courrier de Paris.

Les Troubles en Chine. Les troubles en Chine. Les troubles en Chine.

NOUVELLES DE ROME

L'Incident Chadourne.

LA GUERRE AU CHILI.

NOUVELLES DE PARTOUT

(Service spécial de dépêches télégraphiques)

COURRIER DE PARIS

PARIS, 28 déc. — La bataille pour entendre finie, sans que la grave question engagée dans la lutte ait été tranchée; et elle ne pouvait pas l'être avant 48 heures. Mais, on peut dire qu'elle a fait un pas vers la solution, et que, parmi les catholiques, dans les rangs même du clergé, on commence à se demander sérieusement si la séparation ne vaudrait pas mieux que le sergactif actuel, si le mariage des prêtres est redoutable plutôt qu'il ne l'est, et si l'on ne conviendrait pas, dès maintenant, de se préparer.

Sans doute, cette rupture de longues habitudes, ce sont dans l'incompréhension beaucoup d'esprits qui n'imaginent pas, sans appréhensions, le lendemain d'un pareil divorce. Ils reconnaissent tous les inconvénients du Concordat de 1801, tel qu'il est entendu et pratiqué par l'État, toutes les atteintes qu'il porte à l'indépendance, aux droits, à la dignité de l'Église, et par suite à son action sur les âmes; mais, d'autre part, ils se posent ce redoutable problème: si le sergactif était brusquement déposé de l'indemnité qu'il reçoit, des bâtiments qu'il occupe, des temples, des séminaires, des presbytères, quel serait le sort de l'État, ou de ces communes, où trouveraient-ils les ressources nécessaires pour maintenir le culte et pour subsister lui-même?

Pour répondre à ces questions, il faut d'abord rechercher ce que se passe ailleurs, et voir comment vit l'Église catholique dans les pays où il n'existe pas de Concordat, ou elle ne reçoit aucune subvention du budget, et où cependant elle se développe et prospère. C'est là un instructif voyage à faire et le premier des informations à recueillir pour éclairer la solution du problème.

Le principal exemple qu'on invoque d'habitude à ce sujet est celui des États-Unis. Mais si l'on voit, en effet, de l'autre côté de l'océan, une Église catholique pleine de sève et d'expansion, on ne sait généralement pas, comment elle fonctionne et quel est le mécanisme de son organisation.

Précisément, un de nos anciens ministres, catholique et libéral à la fois, M. le comte de Meaux, genre du comte de Montalembert, a eu la pensée ingénieuse d'aller étudier sur place cette attachante question, et il publiait hier le CORRESPONDANT ensemble des observations curieuses qu'il a rapportées du Nouveau-Monde. Ce n'est pas en un article de journal qu'il est possible de résumer son lumineux travail, mais on peut tout au moins tirer quelques indications précieuses et vraiment révélatrices pour la solution qui nous préoccupe.

L'INCIDENT CHADOURNE. LONDRES, 28 déc. — Sir, William White, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, est passé à Sofia. Il a eu une entrevue assez courte avec M. Stambouloff, premier ministre de Bulgarie. On raconte que lord Salisbury a donné au gouvernement bulgare le conseil d'accorder une large satisfaction à la France à l'égard de l'incident actuel.

Un haut fonctionnaire du Foreign Office croit que lord Salisbury, suivant une marche solenne en cette circonstance, presse M. Stambouloff d'accéder à la demande de M. Ribot, ministre des affaires étrangères de France, bien que le gouvernement de Berlin, à la connaissance de quoi, conseille une politique tout opposée.

M. O'Connor, le représentant de l'Angleterre à Sofia, explique dans ses rapports qu'il ne serait pas prudent d'exposer à un examen sévère la manière de gouverner de M. Stambouloff, examiner qu'on ne peut considérer des puissances européennes réunies, concernant la conduite de M. Ribot. Celui-ci, en fait, aurait à débiter sur quelques chefs d'accusation, contre Stambouloff, violations des capitulations, arrestations au massé, longs emprisonnements sans faire subir de jugement, et un système cruel de tortures pour forcer les prisonniers à avouer des fautes que souvent ils n'ont pas commises. En outre de l'expulsion de M. Chadourne, on en reproche bien d'autres à M. Stambouloff dans le cours de son gouvernement despotique. C'est pourquoi lord Salisbury cherche à arranger l'affaire à l'amiable. M. Stambouloff menace de donner sa démission, s'il n'obtient pas le support sans restriction de l'Angleterre. Comme son successeur, en cette circonstance, serait M. Stoloff, qui suivrait une politique respectueuse, il est possible que cette perspective fasse changer lord Salisbury de vues à l'égard de cette question.

M. Ribot veut formellement mettre au jour les nouvelles atrocités commises en Bulgarie; il a donc appelé à Paris M. Chadourne pour le styler à ce sujet. Les journaux de Vienne essaient de tourner Chadourne en ridicule; ils l'appellent ancien garçon de salle et ancien chanteur de café concert. En réalité, Chadourne a servi trois ans dans l'armée active en France. Il devint ensuite secrétaire particulier du prince Alexandre de Battenberg, tandis que celui-ci était prince de Bulgarie. Il a suivi le sort de Battenberg pendant quelque temps après que ce dernier eût abjuré; puis, il est retourné à Sofia où il fit le secrétaire, sans aucune rétribution, de l'agent consulaire de France et correspondant de l'agence Havas. Au fond, il en sait trop sur les yeux de M. Stambouloff.

AMÉRIQUE

LA GUERRE AU CHILI

NEW YORK 28 déc. — La guerre avec le Chili est plus que jamais à l'ordre du jour à Washington. Telle est au moins, l'impression des communications reçues de la capitale par le HÉRALD et le TIMES. Le premier public ce qui se passe d'agitation dans la situation chilienne. En réalité, les départements d'État et de la marine semblent être d'humeur de plus en plus belliqueuses. Il y a quelques jours, ce que tous les fonctionnaires des deux départements croyaient que rien de moins qu'une démonstration nava-

LES TROUBLES EN CHILI

LONDRES, 28 déc. — Depuis quelque temps, la presse de Londres est unanime à demander que les gouvernements européens agissent le plus promptement possible, pour obtenir des autorités chiliennes une vigoureuse répression des attentats contre les chrétiens et les Européens. Tous les journaux estiment d'ailleurs qu'il faut s'attacher en même temps à désorganiser les susceptibilités du gouvernement chilien.

Il est parvenu étrange, au premier abord, que la presse anglaise parle ainsi, alors que des télégrammes triomphants annoncent la victoire des troupes impériales sur les rebelles du Nord; la vérité est qu'il n'a pas pris le change sur ces télégrammes. Elle sait fort bien que l'opinion publique a confondu deux choses, les révoltes insignifiantes du nord de la Chine et les massacres qui ont eu lieu, sur un signal donné d'assez haut, dans des régions aussi éloignées les unes des autres que les provinces de Houpeh, de Shing King et de Kirin. Les révoltes de l'Empire, des missionnaires et des Chinois convertis au christianisme n'ont pas cessé de la préoccuper, et c'est pour la protection de ceux-ci qu'elle élève la voix.

Mais il y a, dans la République, des conflits et des querelles qui sont les jaloux de l'Europe en Extrême-Orient. Les déshonorent en incertitude et en obscurité. Toutes les puissances s'accordent à déplorer les menaces, les massacres, les incendies dont sont victimes les nationaux à l'étranger. Les déshonorent en incertitude et en obscurité. Toutes les puissances s'accordent à déplorer les menaces, les massacres, les incendies dont sont victimes les nationaux à l'étranger.

Depuis quelques jours, on parle beaucoup de la possibilité du concours du Pérou du côté des États-Unis. Cette assistance serait précieuse parce que les ports du Pérou fourniraient des stations pour l'approvisionnement des bâtiments américains; de plus l'armée péruvienne coopérerait avec les troupes de terre qui pourraient être débarquées. En retour, le Pérou renterait probablement à la conclusion de la paix, en possession des provinces de Tarapaca, de Tacca et d'Arica, qui lui ont été enlevées après la guerre de 1881-83. La perspective de perdre ces provinces pourrait calmer l'ardeur des Chiliens, et peut-être alors n'y aurait-il pas de guerre. Mais pour le moment la présente situation ne fait guère prévoir une solution pacifique.

Le procès intenté par les parents des victimes de la terrible inondation de Johnstown (Pennsylvanie), au South Fork Fishing Club, et à son président, le "colonel" Ungrichter, est venu ces jours-ci devant le tribunal d'Elberberg; mais l'affaire a été ajournée de nouveau au mois de février prochain.

On sait que l'étau, après la catastrophe en crevant, appartenait au South Fork Fishing Club. Or, dans leur requête introductive d'instance, les plaignants déclarent que le dit étau n'avait pas été construit assez solidement pour résister à la masse d'eau contenue dans l'étau, et que l'inondation a été le résultat de la négligence coupable de ses propriétaires. En conséquence, les plaignants demandent \$200,000 de dommages-intérêts au club et autant à son président.

Il a été dit que cette fois, le procès se plaidera définitivement au mois de février, à moins qu'une transaction n'intervienne avant cette époque.

LES MEILLEURES PHOTOGRAPHIES! L'Elite Photo Studio 117 RUE SPARKS. Diplôme Accordé à l'Exposition Centrale Canadienne.

NEVILLE 97 RUE RIDEAU. Ce Magasin de VINS LIQUEURS SI BIEN CONNU Et Réouvert Prix sans concurrence possible

NEVILLE & CO, 97 Rue Rideau. La Belle Neige est Arrivée Ainsi que mon Assortiment de Marchandises pour Noël.

Pharmacie Rideau. VEZ VOIR PRESENTS NOEL Jour de l'An. BELANGER & CIE. Pharmaciens.

128 Rue Rideau. TÉLÉPHONE BELL No. 59. Avis aux Chasseurs

MONSIEUR, — Les journaux, depuis l'ouverture de la saison de la chasse, publient presque tous les jours, que des personnes étrangères à la Province de Québec et à celle d'Ontario ont chassé et tué, en violation des limites de cette Province.

Les Dames R. A. STARRS & CIE. 61 & 63 Rue Clarence.

Plus d'asthme. La Meilleure Cure de la touse.

Plus d'asthme. La Meilleure Cure de la touse.

Plus d'asthme. La Meilleure Cure de la touse.

La catastrophe de Johnstown. Les trains express quittent Montréal et Halifax.

LES MEILLEURES PHOTOGRAPHIES! L'Elite Photo Studio 117 RUE SPARKS.

NEVILLE 97 RUE RIDEAU. Ce Magasin de VINS LIQUEURS SI BIEN CONNU

NEVILLE & CO, 97 Rue Rideau. La Belle Neige est Arrivée Ainsi que mon Assortiment de Marchandises pour Noël.

Pharmacie Rideau. VEZ VOIR PRESENTS NOEL Jour de l'An. BELANGER & CIE. Pharmaciens.

128 Rue Rideau. TÉLÉPHONE BELL No. 59. Avis aux Chasseurs

MONSIEUR, — Les journaux, depuis l'ouverture de la saison de la chasse, publient presque tous les jours, que des personnes étrangères à la Province de Québec et à celle d'Ontario ont chassé et tué, en violation des limites de cette Province.

Les Dames R. A. STARRS & CIE. 61 & 63 Rue Clarence.

Plus d'asthme. La Meilleure Cure de la touse.

Pain Electrique. Résultat d'années d'études et d'expériences...

JAS. WARNOCK. 494 RUE SUSSEX. Telephone 534.

LES MEILLEURES PHOTOGRAPHIES! L'Elite Photo Studio 117 RUE SPARKS.

NEVILLE 97 RUE RIDEAU. Ce Magasin de VINS LIQUEURS SI BIEN CONNU

NEVILLE & CO, 97 Rue Rideau. La Belle Neige est Arrivée Ainsi que mon Assortiment de Marchandises pour Noël.

Pharmacie Rideau. VEZ VOIR PRESENTS NOEL Jour de l'An. BELANGER & CIE. Pharmaciens.

128 Rue Rideau. TÉLÉPHONE BELL No. 59. Avis aux Chasseurs

MONSIEUR, — Les journaux, depuis l'ouverture de la saison de la chasse, publient presque tous les jours, que des personnes étrangères à la Province de Québec et à celle d'Ontario ont chassé et tué, en violation des limites de cette Province.

Les Dames R. A. STARRS & CIE. 61 & 63 Rue Clarence.

Plus d'asthme. La Meilleure Cure de la touse.

Chemin de Fer INTERCOLONIAL. La route directe entre l'Ouest et tous les points du bas de St. Laurent, de la Baie des Chaleurs, province de Québec...

JAS. WARNOCK. 494 RUE SUSSEX. Telephone 534.

LES MEILLEURES PHOTOGRAPHIES! L'Elite Photo Studio 117 RUE SPARKS.

NEVILLE 97 RUE RIDEAU. Ce Magasin de VINS LIQUEURS SI BIEN CONNU

NEVILLE & CO, 97 Rue Rideau. La Belle Neige est Arrivée Ainsi que mon Assortiment de Marchandises pour Noël.

Pharmacie Rideau. VEZ VOIR PRESENTS NOEL Jour de l'An. BELANGER & CIE. Pharmaciens.

128 Rue Rideau. TÉLÉPHONE BELL No. 59. Avis aux Chasseurs

MONSIEUR, — Les journaux, depuis l'ouverture de la saison de la chasse, publient presque tous les jours, que des personnes étrangères à la Province de Québec et à celle d'Ontario ont chassé et tué, en violation des limites de cette Province.

Les Dames R. A. STARRS & CIE. 61 & 63 Rue Clarence.

Plus d'asthme. La Meilleure Cure de la touse.

PREMIER VALENTIN. Un Tapis de Parquet, Un Tapis de Serris, Un Tapis de Portières, Rideaux de fantaisie, Tapis de Plancher, Tapis de Peluche, Tapis de Perse, Tapis de Kermec, Tapis d'Anglais, Paillassons, Tapis de foyer.

JAS. WARNOCK. 494 RUE SUSSEX. Telephone 534.

LES MEILLEURES PHOTOGRAPHIES! L'Elite Photo Studio 117 RUE SPARKS.

NEVILLE 97 RUE RIDEAU. Ce Magasin de VINS LIQUEURS SI BIEN CONNU

NEVILLE & CO, 97 Rue Rideau. La Belle Neige est Arrivée Ainsi que mon Assortiment de Marchandises pour Noël.

Pharmacie Rideau. VEZ VOIR PRESENTS NOEL Jour de l'An. BELANGER & CIE. Pharmaciens.

128 Rue Rideau. TÉLÉPHONE BELL No. 59. Avis aux Chasseurs

MONSIEUR, — Les journaux, depuis l'ouverture de la saison de la chasse, publient presque tous les jours, que des personnes étrangères à la Province de Québec et à celle d'Ontario ont chassé et tué, en violation des limites de cette Province.

Les Dames R. A. STARRS & CIE. 61 & 63 Rue Clarence.

Plus d'asthme. La Meilleure Cure de la touse.

MILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE

PRESENTS

DE VALEUR

- Un Tapis de Salon,
- Un Tapis de Bibliothèque,
- Un Tapis de Salle à diner,
- Un Tapis de vestibule ou d'escalier,
- Portières,
- Rideaux de fenêtres,
- Ornements de fenêtres,
- Tapis de piano,
- Tapis de Table,
- Tapis de Peluche,
- Tapis de Persa,
- Tapis de Kensington,
- Tapis de Anglo-Indian,
- Paillassons,
- Tapis de foyer.

THOMAS LIGGETT
66 & 68 Rue Sparks.

POUR RIRE
Chaque Chapeau de Feutre pour 25 Cents.

Ecoutez, oh! amis, un secret que je vais dire. Je vais vendre des Chapeaux de Feutre pour 25 cents.

Vous pouvez acheter tous les soirs de "six à huit heures".

Tout ce que vous voulez de qualité supérieure. Bien, laissez-moi vous le dire, le grand secret est de bonnes occasions pour tous, qui viendront nous voir.

Car pour un Chapeau de Feutre dans le magasin Reason's, vous paierez "vingt-cinq cents" et pas plus.

J'en ai pour jeunes, j'en ai pour vieilles, valant cinq fois leur prix, en billon ou en or.

Oui, Mesdames et Messieurs, vous pouvez venir et acheter.

Les meilleurs Chapeaux de Feutre de la ville d'Ottawa.

À présent que le secret est dit, et le prix connu, Permettez-moi d'ajouter: Venez ici vers sept heures, et nous regarderons pas, car les meilleurs parviennent.

Aussi vite que Jack Robinson peut dire hello.

Ceux qui ferment de bonne heure, trouvent un accueil cordial.

Ceux qui ferment tard, peuvent acheter des Chapeaux de toutes sortes.

À "vingt-cinq cents", aucun profit n'est fait.

C'est à présent, Mesdames, que vous devez dire, Quelle sorte de Chapeau vous désirez et ce que vous voulez payer.

Venez nous voir et soyez convaincues que vous auriez.

Un Chapeau bien marché, nouveau, de goût, et vous n'avez rien à regretter.

P. S.—Just Assortiment de Marchandises de Fautain pour Cadeaux de Noël chez

WOODCOCK, 313 A 318 RUE WELLINGTON.

PEINTURES
Prepares.

Toutes prêtes pour tous travaux qui rivalisent avec les meilleures Manufactures du Dominion et du monde entier.

Leurs Qualités.
Sont Egales à n'importe lesquelles. Supérieures au plus grand nombre. Surpassées par aucune.

W. HOWE.
Fabricant de Peintures.
OTTAWA.

"Le HUB"
VIS-A-VIS LE MUSÉE GÉOLOGIQUE
VINS ET CIGARES CHOISIS
TOUJOURS EN MAIN.
WM. CODD, Propriétaire.
548 RUE SUSSEX, OTTAWA.

C. LEVEQUE,
ENCAUTEUR.
Salle d'Ecan: Marché By

FLAGELLATION

TADES FORGÉS POUR ET DÉFENDRE
Les fêtes de Noël et du Jour de l'An ont peu d'attraits pour les forçats du pénitencier de Saint-Vincent de Paul. L'arrivée de Noël devait surtout effrayer quatre de ces malheureux, des nouveaux internés, condamnés à 50 coups de fouet et à quelques années d'emplissement, pour conduite indigne sur la rue Saint-Dominique. Trois d'entre eux se sont livrés à une scène de flagellation, la veille de Noël, c'est à dire 25 coups de fouet. Le chef de la bande, l'occupant de la maison où se commettaient tant de scandales, Louis Côté, a échappé au supplice, parce qu'il souffre d'une maladie de cœur. Le Dr Gandet qui l'examina, a dit que la flagellation sur son individu aurait des suites fatales. Côté échappa donc au supplice, mais on le força à assister à la flagellation de ses complices. Il pleura à chaudes larmes et tremblait comme une feuille, en entendant les lamentations des malheureux. Alfred Patenaude fut le premier attaché au cheval. Au troisième coup de fouet, il commença à crier et ses cris et lamentations continuèrent jusqu'au 25e coup. Napoléon Villeneuve fut ensuite amené. Il avait l'air ferme et se laissa attacher sans laisser paraître le moindre signe d'émotion. Il eut les premiers coups avec calme, mais au onzième, la douleur était trop forte et il se mit à hurler et à se torturer sur le cheval.

Le troisième supplicié, Auguste Roy, fut amené à crier et à se plaindre, priant Dieu de le faire mourir. C'était un spectacle pénible à voir.

UN ASSASSINAT DANS LA SIXIÈME AVENUE

La nuit de Noël a été ensanglantée par un assassinat commis à la porte d'un cabaret de bas étage, qui est situé dans le sous-sol du bâtiment construit sur l'emplacement de l'ancien théâtre Booth, au coin de la Sixième Avenue et de la 25e rue à New York. Ce cabaret, rendez-vous habituel des rôdeurs de nuit de la Sixième Avenue, a pour propriétaire un nommé Tom Gould, et teneur de tables par ses nombreux délégués avec la police, qui l'a chassé sans ménagement de plusieurs boîtes, qu'il exploitait dans la partie haute de la ville. Ne pouvant obtenir légalement une nouvelle patente, Gould avait mis à la tête de son établissement de la Sixième Avenue un nommé John Wogan, qui passait pour être propriétaire du cabaret, alors qu'il était en réalité l'homme de paille de Gould.

C'est ce Wogan qui a été assassiné hier matin à la porte de l'établissement par un nommé Joseph Selling, sans profession; il a déclaré lui-même qu'il ne vivait que du jeu et des courses. Le crime a été le résultat d'une querelle sur l'origine de la loi les témoins oculaires ne sont pas d'accord. D'après la version la plus vraisemblable, voici ce qui s'est passé: Vers cinq heures du matin Selling, qui avait passé la nuit à courir de cabaret en cabaret, est entré en compagnie d'un ami dans l'établissement de Tom Gould où il y avait beaucoup de monde. Selling, son ami, Gould, Wogan et plusieurs autres se sont assis ensemble, sous prétexte de fêter la Noël, ont bu force rasades. Au bout de deux heures de libations, les têtes s'étaient échauffées, Selling est devenu très bruyant. Wogan a essayé de le faire taire, mais ne pouvant y parvenir, il l'a pris au collet et ouvrant la porte, il l'a fait remonter de force les quelques marches qui conduisent du sous-sol dans l'avenue. En arrivant sur le trottoir, Selling a sorti un revolver de sa poche, et visant Wogan en plein corps, il a fait feu. Puis, jetant son arme, il a pris la fuite par la 25e rue; mais il a été rejoint à la hauteur de Broadway par Gould et un autre individu qui s'étaient élançés à sa poursuite et qui l'ont remis entre les mains d'un policeman. Quant à Wogan, dont la bulle avait traversé l'arête nasale, il est redressé dans le cabaret et s'est dirigé, les mains en avant, vers le comptoir, comme pour s'appuyer. Mais ses forces l'ont trahi et il s'est effondré lamentablement sur le plancher. Moins d'une demi-heure après, il était mort; mais avant de rendre le dernier soupir, il a pu reconnaître son assassin en un homme qui venait de l'assassiner et qui avait ramené au cabaret. Se soulevant sur un coude, Wogan s'est écrié: "C'est lui! Il m'a tiré un coup de revolver. Je crois que je suis perdu."

Selling a comparu plus tard devant le juge de police de Jefferson Market, et il a été écroué, sans être admis à fournir caution.

NOMINATIONS DES ECHEVINS

De midi à une heure ont eu lieu les nominations des candidats à l'échevinage pour les divers quartiers de la cité comme suit:

QUARTIER VICTORIA
MM. J. K. Stewart, C. R. Cunningham, Lévi Crémel, D. T. Mason, D. J. Harris.

QUARTIER DALHOUSIE
MM. W. Hill, W. Hewlett, T. McGuire, J. Peterkin.

QUARTIER WELLINGTON
MM. Chas. Scrim, W. Ashe, T. Butler, J. Merrier, C. B. Taggart, W. J. Campbell.

QUARTIER CENTRE
MM. W. D. Morris, S. Shaw, E. Wallace, W. H. Cliff, Geo. Cox.

QUARTIER ST-GEORGE
MM. W. R. E. Ford, John O'Leary, H. Baldwin, R. Haste, W. Bortwick.

QUARTIER OTTAWA
O. Durocher, Sam Bingham, Oscar McDonald, Charles Bettes, Napoléon Champagne, T. Lemay, S. Léveillé et James White.

QUARTIER RIDEAU
George Ford, J. D. Fraser, Thomas Tubman, Jose. Hawkins, J. B. Mark.

LA SALLE DU TRAVAIL

Les organisations ouvrières ont déjà à plusieurs reprises, prouvé le grand intérêt qu'elles portent à ces affaires municipales. À l'assemblée de samedi dernier les différents candidats ont été passés très consciencieusement en revue et plusieurs bons discours ont été faits.

Le premier orateur de la soirée fut l'ex-maire M. Brouge, qui prit la parole au milieu de applaudissements enthousiastes de la foule. Durant 30 années, dit-il, j'ai fait travailler les ouvriers, en construisant près de 250 maisons à Ottawa, et toujours j'ai donné le travail à la journée, ce qui vous prouve que je suis en faveur, pour les travaux municipaux, du travail à la journée. L'orateur ajoute que c'est un grave tort de donner du travail à des étrangers à la ville d'Ottawa.

Après M. McDaniel, MM. J. H. MacLeod, W. H. Lewis, Morris, Dr. Parnell, Peterkin, Terry McGuire, Butler, Dr. Wickford, Farrell, et d'autres, ont pris la parole à leur tour, et discutèrent la satisfaction générale, les affaires municipales, sous tous leurs différents points de vue.

Somme toute, soirée intéressante et instructive.

NOUVELLES LOCALES

VIN TARAGONE \$1.00 le Gallon. D. N. Charlebois.
Grande vente de jouets d'enfants chez Fournier & Forest, 112 rue Sparks.

—Dans le quartier St George, M. Seguin briguera les suffrages de ses amis et des électeurs du quartier, comme commissaire d'école, en remplacement de M. Laverdure, décédé.

VIN CANADIEN \$1.00 le Gallon. D. N. Charlebois.
BIÈRE DE TORONTO 90c. le douzaine. D. N. Charlebois.
3 lbs de BONHONS, gros mélange 20 cts. D. N. Charlebois.

—En patient hier, sur la rivière Rideau, un jeune dame tomba à l'eau, la glace s'étant brisée sous elle. Grâce à un ami qui courut à son secours, elle en fut quitte pour un bain froid.

—Le meilleur cadeau pour les enfants, au temps des fêtes; des bonbonnières remplies d'une confiserie française les plus agréables au goût que l'on peut se procurer chez A. L. Trudel 548 rue Sussex.

FORNITURES, achetez au bon marché, Joseph Côté, 114 rue Rideau.

Achetez vos présents du Jour de l'An chez Joseph Côté. Fourrures de toutes espèces et à grande réduction; articles Reuillet, Trains Sauvages, Souliers Mous. Mitaines No 114 Rue Rideau.

COURRIER DU JOUR

N'EST PAS CANDIDAT
Le nom de M. Oscar McDonald ayant été proposé comme candidat à l'échevinage pour le quartier Ottawa, ce monsieur désire informer ses amis qu'il n'a jamais été consulté à ce sujet, et l'est-il été qu'il n'aurait pas consenti, vu ses nombreuses occupations.

ELECTIONS MUNICIPALES

NOMINATION DES CANDIDATS
La nomination des candidats à la mairie et au conseil de ville a eu lieu aujourd'hui. Très peu d'intérêt a été manifesté, jusqu'à présent par les contribuables, aux élections municipales. Plusieurs anciens échevins se sont retirés de la lutte, et avaient depuis quelques semaines annoncé leur intention de se retirer, c'est ce qui explique le peu d'intérêt que le public a porté à ces élections: se trouvant en face d'hommes nouveaux.

À dix heures ce matin M. Henderson, greffier de la cité, se rendait dans la salle de l'hôtel de ville et se déclarait prêt à recevoir les nominations de candidats à la mairie. Une foule assez nombreuse remplissait la salle, composée principalement de personnes qui assistent régulièrement aux assemblées du conseil de ville.

Les nominations de candidats à la mairie ont eu lieu de 10 h. à 11 h. Les candidats mis en nomination sont au nombre de cinq.

Les voici dans l'ordre qu'ils ont été proposés: 1er. Alex McLean, mis en nomination par W. Bortwick et E. Cavanagh.
2e. Frank MacDougall, par Chas. Goulden et Wm. McEvela.
3e. George Cox, par T. W. Currier, et J. B. Tackberry.
4e. Eobelin Durocher, par P. St Jean et P. S. Lebina.

PETITE GAZETTE.

ON DEMANDE—Un bon agent voyageur pour le commerce de ville. Emplois constants. Avantages particuliers à ceux qui commenceront maintenant. Articles spéciaux. Ne tardez pas. Le salaire compte du premier jour. BROWN BROS., Trees nurserymen, Toronto, Ont.

AVIS est par le présent donné qu'une demande sera faite par la compagnie des Chars Urbains de Pasagers de la Ville d'Ottawa, à la prochaine session de la Législature d'Ontario, pour obtenir un Acte, amendement à l'Acte d'incorporation de la dite compagnie, afin de permettre à cette dernière d'employer comme moteur de traction, l'électricité pour pneumatique ou autre sur les lignes ou circuits, ses chars, d'augmenter ou de diminuer les pouvoirs d'emprunt de la Compagnie; de se refermer à d'autres lignes et de se joindre dans son commerce et dans le service des chars à d'autres compagnies.

Par ordre du bureau,
J. B. FRASER
Secrétaire de la Compagnie, O. C. P. R. CHRISTIE, CHISTIE et GREENE, AVISÉS DES DEMANDÉS. Daté du 26 Décembre 1891.

DR. WASHINGTON

Gradué en 1872, A.U.M. Université Victoria, avec honneur, a suivi ans les examens du Collège des Docteurs et Chirurges, Ont.
Depuis 1880, a consacré tout son temps à la cure des maladies de la gorge et des tumeurs. [Sa figure est jointe en représentant ces Respirateur Poreux et le malade en train de respirer.]
MALADIES TRAITÉES—Catarrhes de la Tête et de la Gorge, Sturilité provenant du Catarrhe, Bronchites Chroniques, Asthme, Catarrhe de la Vessie, Perte de la Vis, Maux de Tête, Développement des Glandes du Cou Maladies Névralgiques, ou autre Obstruction de Nœuds, Bureaux Principaux 78 rue McCaul, Toronto.
OTTAWA—November 23, toute la journée de 22 30 à 30.
MONTREAL—November 24.
PEMBROKE—November 25. Hôtel Bohan.

DECES

En cette ville le 27 courant, à l'âge de 72 ans, dame Veuve J. B. Martineau.
Le convoi funéraire eut lieu mercredi matin à 9 heures.
Le convoi funéraire quitta la demeure de son défunt No 136 rue LeBreton, pour se rendre à l'Église St. Jean Baptiste et de là au cimetière Notre Dame.
Les amis et amis sont priés d'assister, sans autre invitation.

Guide d'Annonces.

NOUVEAUTÉS ET MDES
BRYDON, GRAHAM & Co. 146, 154 Sparks.
PROTON, PERKINS & Co. 44, 51 Rideau.
WOODCOCK, 313, 318 Wellington.
JOHN MURPHY & Co. 66, 68 Sparks.
E. J. LELAND 332 rue Wellington.
LIBRAIRIE
P. C. GUILLAUME, York et Sussex.
VINS ET LIQUEURS.
NEVILLE & Co. 47 Rideau.
ENCAUTEUR.
C. LEVEQUE, 71 George.
HOTELS ET RESTAURANTS
HOTEL ST. LOUIS, 43 et 45 York.
BOIS ET CHARBON.
O. RIBLÉY & HENRY, Bloc Russell.
TOITURES
DOUGLASS & HATHES, 234 Wellington.
BUANDERIE
L'BELANGER, THÈS 100 Rideau.
STROUD & BROS, 97 Rideau.
EPICIERIES.
J. CASSEY, 294 et 96 Dalhousie.
CHAUSURES. 102 Sparks.
MEUBLES. Harris et Campbell, Connor et Queen.
PEINTURES. J. F. BELANGER, 159 Bank.
W. HOWE, 113 Rideau.
GEO. PALMERT, rue Dalhousie.
HOBLOGERS. H. NOBLE, 30 Rideau.
J. E. TREMBLAY, 113 Rideau.
CHARROYAGE. LANDRY THOMPSON, Rideau.
HARMACIE. BELANGER & CIE. Rideau et Nicholas.
ASSURANCE. A. C. LARO 121 Rideau.
CHAPPELLERIE. R. J. DEVLIN, Sparks.
PHOTOGRAPHIE. STUDIO, 117 Sparks.
S. JARVIS, 141 Sparks.
QUINCAILLERIE. E. O. LAVERDURE, 60 et 75 William.

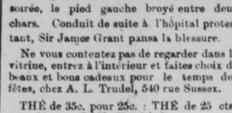
RESTAURANT DU LION D'OR.

M. J. A. FORTIER, bien connu dans cette ville, vient d'acheter le Restaurant du LION D'OR, situé au No. 517 Rue Sussex.
M. Fortier vient de recevoir un stock de Vins, Liqueurs et Cigares des mieux choisis. Le public est invité à aller le voir.

Ce lot de terre étant le No. 152 lot numéro cent cinquante-deux des plan et livre de renvoi officiels de la paroisse de Notre-Dame de Bonne-espérance, comté et district d'Ottawa—avec maison et autres dépendances à desus décrits.

Vendu à la porte de l'Église de Notre-Dame de Bonne-espérance, le DIXIÈME JOUR DE JANVIER prochain, à DIX HEURES de l'après-midi.

LOUIS M. COUTLIER, Sheriff.
Bureau du Sheriff, Sherif, Aylmer, 21 Décembre 1891.



REVOLUTION DE PHOTOGRAPHIES

Grand Marche!
JARVIS STUDIO
141 RUE SPARKS.
Attention au bon Numéro.

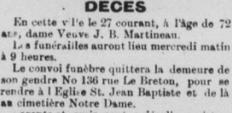
La Brosse à souler Envoies

Je ne saurais pas. Une bouteille de Wolff's ACME Blacking est une éponge pour tenir mes souliers propres également beaucoup de travail et le cuir de friction.

D'une table en sapin faite en table en sapin. Deux anneaux de cuivre en argent. Une armoire de chêne. Une table de cuisine. Une table de cuisine. Une table de cuisine.

Les articles sont en vente, en gros et au détail. Les articles sont en vente, en gros et au détail.

Les articles sont en vente, en gros et au détail. Les articles sont en vente, en gros et au détail.



ISLAND HOME Stock Farm

Grosse Ile, Wayne Co., Mich.
AYAGE & FARMER, Propriétaires.

Percheron Horses.
All stock selected from the best of Great Britain and raised on the Island Home Farm, Grosse Ile, Michigan.

Manque-Forces
ANÉMIE CHLOROSE
LE FER BRAVAIS
EQUISÈMENT DÉBILITÉ

Le remède de Dieu pour les enfants et les malades, le plus agréable et le plus efficace. Le remède de Dieu pour les enfants et les malades, le plus agréable et le plus efficace.

Le remède de Dieu pour les enfants et les malades, le plus agréable et le plus efficace. Le remède de Dieu pour les enfants et les malades, le plus agréable et le plus efficace.

CHOIX D'ARTICLES POUR PRESENTS

J'ai reçu un magnifique choix d'objets propres à être donnés pour présents, de Noël et du jour de l'An, que je vendrais à bon marché.

Une visite à mon magasin vous convaincra que je suis en position de vendre à bas prix autant que n'importe quelle maison d'Ottawa.

N. R.—J'ai aussi une grande variété de Cartes avec inscription en français et en anglais.

P. C. GUILLAUME, Libraire
COIN DES RUES SUSSEX ET YORK.

VENTE A BON MARCHÉ

de montres, de pendules, de bijouterie et d'argenterie chez n'importe quelle maison d'Ottawa.

JOS. E. TREMBLAY & CIE.
112 RUE RIDEAU.
Près l'église de M. Th. Birkett, marchand de fer.

Pots à eau depuis \$2.75 en montant
Porte-corniches do 1.00 do
Bouillottes do 2.00 do
Couteaux de table do 2.50 do
Couteaux de dessert do 3.00 do
Couteaux de poche do 3.50 do
Couteaux de poche do 4.00 do
Couteaux à poche do 1.50 do

Aussi un assortiment complet de bijoux et de bagues en or et en acier. Réveille-matin en nickel réduits à \$1.35. P. S. — Montres, pendules et bijouterie, réparées au plus bas prix.

CAPITAL STEAM LAUNDRY

100 Rue Rideau 100
Lavage et repassage faits sous la surveillance et au plus bas prix.

OUVRAGE GARANTI

Nous faisons une spécialité du lavage des rideaux et des chemises blanches.

L. BELANGER

Téléphone No 677. (Grande)
Paquets pris et retournés à domicile gratuitement.

Cartes Professionnelles

H. CHATELAIN.

Avocat, Notaire, Etc.
609 RUE SUSSEX - OTTAWA
Argence à Préter.

E. M. Lambert, M.D.C.M.

COIN DES RUES ST. PATRICE ET CUMBERLAND.
—BUREAU DE CONSULTATION—
8 A 10 A. M. 1 A 2 P. M. 6 A 8 P. M.

GEO. McLAURIN, LLB

AVOCAT, ETC.
BUREAU: 19 RUE RIDEAU, OTTAWA

VALIN & CODE

Avocats, Solliciteurs, Notaires.
BLOC EGAN, RUE SPARKS
Argence à Préter.

J. W. W. WARD

"AVOCAT" ETC.
—BUREAU—
81 Scottish Ontario Chambers Ottawa.

JGARA, MacAVISH & WYLD

Avocats, Solliciteurs, Notaires, Etc.
Bloc Hay, Rue Sparks, Ottawa, Ont.
PRÈS DE L'HOTEL ROXBELL.
MARTIN O'GAR, Q.C. DR. MACAVISH, W. WYLD.
Argence à Préter.

A. E. LUSSIER

Avocat, Notaire, Etc.
BUREAU — 609 RUE SUSSEX.
Coin de la Rue Rideau, Ottawa, Ont.
Argence à Préter avec avantage spécial l'Emprunteur.
A. E. LUSSIER.

M. J. GORMAN, LL B

(Successor de L. A. Otlet.)
Avocat, Solliciteur, Notaire, Etc.
—BUREAU—
Carleton Chambers, 74 Rue Sparks OTTAWA.
Argence à Préter.

ECOLE DU SOIR

PRÉPARATIONS aux Examens du Service Civil et à ceux des différents Brevets. Cours Classique et Scientifique, programme complet. Leçons particulières ou en classe. TERMES MODÉRÉS.
Prof. Chas. Prevot,
Au bureau du journal "Le Canada."

Ecole des Beaux Arts

44 Rue Bank, Coin de la Rue Wellington, Ottawa.
Ouverte du 1er Novembre au 1er Mars

Dans le Département qui comprend le dessin d'après la nature, d'après le modèle vivant, la peinture et l'architecture, les contributions sont de \$5.00 par mois, pour le cours avancé, et de \$2.50 pour le cours élémentaire.
Des notes du dessin industriel, d'architecture, de machines, etc., surtout utiles aux dessinateurs et aux ouvriers en général, \$1.00 par mois. Couture artistique, \$1.50 par mois.

S'adresser à ACHILLE FRÉCHETTE, secrétaire, à la Chambre des Communes, ou au 1er étage, aux Préfectures.

C. S. SHAW & CIE.

103 RUE SPARKS.

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de Charbon Bitumineux et Anthracite. Bien criblé et Tamisé. O'Reilly & Henry. Bloc Russell, Rue Spar 48.

ST. LAWRENCE HOTEL. 214 R. DU FLUVE ET LAURENT. PRIMOUSKI, P. O. Offrant aux touristes le confort de la vie en famille, belle place de bain, air pur, belles promenes en voiture, promenade en bateau et lieux de pêche. Prix raisonnables pour les familles. A. ST. LAURENT & CIE. PROPRIETAIRES.

HOTEL SAINT LOUIS 48-48 Rue YORK, OTTAWA. Cet Hotel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout en neuf.

ISRAEL MOREAU, (Du Montreal House, rue Queen Ouest.) PROPRIETAIRE.

GRANDE REDUCTION Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS. J. F. BELANGER 159 Rue Bank Téléphone No. 92.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs. Nous manufacturons les toitures suivantes: Toitures Canada Plate Toitures Métales, Toitures en Cuivre. Douglass & Haines 234 rue Wellington. Agents des célèbres fournaies "S. Pierceur Jewel".

MANQUE DE FORCES. LE FER BRAVAIS. Répertoire complet de toutes les maladies de l'homme, par le Dr. J. F. Bravais. Chaque volume 25 c.

MONTEURS ET BIJOUTERIES. En tous genres et de toutes qualités. Seront vendues à 25 pour cent au dessous des prix ordinaires. Chaque Article est garanti le plus longtemps possible. Chez H. NORRIS, No. 89 rue Rideau, (près la Pont des Sapeurs.) Réparations de Montres et Horloges garanties et à des prix modérés.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES! Nouveaux et à Grand Marché

AMUUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COCHER DANS TOUTS LES GENRES ET TOUTS LES PRIX, CHEZ

Harris & Campbell

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DE SES ARTICLES QUEL'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Réduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

A. C. LAROSE,

Comptable, Auditeur, Syndic AGENT D'ASSURANCE (FEU, VIE ET ACCIDENT).

121 Rue Rideau

TELEPHONE 189. Collections faites promptement.

"Tabac Raby"

TABAC CANADIEN

EDOUARD CARRIERE

145-Rue Rideau-145

OTTAWA.

Montres et Bijouteries

Couvent il est utile d'associer la Grande Oie du Gouillon de Héra à l'huile de Foie de Morue dans le traitement des affections des Larynx, des Bronches, des poumons, principalement dans les Bronchites chroniques et les Catarrhes. Cette association présente de grands avantages, même en l'absence de maladie véritable, quand on emploie seulement dans le but de fortifier une poitrine faible ou un tempérament délicat. Ces deux médicaments, se trouvant réunis dans les CAPSULES DE SECTER CARBONÉES, dans laquelle la Grande oie de Gouillon de Héra se présente dissoute dans une huile de foie de morue particulièrement recommandable puisqu'elle est préparée par des procédés qui, seuls ont mérité l'approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

VENTE EN GROS: MAISON FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, et principaux droguistes.

AVIS AUX MÈRES - Le "Siroc Calmant" de Mme Winslow devrait toujours être employé quand les enfants font leurs dents. Il soulage immédiatement les souffrances de ces pauvres petites, prévenant un sommeil naturel, paisible, en faisant disparaître la douleur, et les jeunes écharbins s'éveillent aussi brillants et frais qu'un bouton de rose. Ce sirop est très agréable au goût. Il apaise l'enfant, annule ses gémissements, enlève toute douleur, fait disparaître les souffrances intestinales en réglant la digestion, et est le meilleur remède, comme contre la diarrhée, soit qu'elle provienne de la dentition ou d'autres causes. Vingt-cinq cents la bouteille. Ayez confiance et demandez le Siroc calmant de Mme Winslow et ne prenez aucune autre préparation.

LE SEDLITZ CH. CHANTEAUD, est le Purgatif le plus efficace contre la Constipation, Migraine, Maux d'estomac, Goutte, Rhumatisme, etc. Sa réputation auprès des médecins est universelle. Pour éviter les contrefaçons, exigez une enveloppe jaune et la marque CH. CHANTEAUD seul préparateur des médicaments domestiques de Dr BURGGRAVE.

Bryson, Graham & Cie.

IDÉES POUR NOEL Venez de bonne heure et évitez la foule

- Une paire de couvertures. Un couvre-pied. Un Couffin. Une robe de chambre. Un matelas à ressort. Une berceuse en plume. Une table en bambou. Une petite table en corcier. Un porte-manteau. Un Chiffonnier. Une Berceuse en Chêne. Un Buffet. Une chaise d'enfant en tapis. Un tréteau d'enfant. Un bureau en bambou. Un store de fenêtre. Un tapis à tapis. Une robe de chambre d'enfant. Couvertures pour Chevaux. Un jouet d'enfant. Une douzaine d'assiette-mains. Une douzaine de Services. Une nappe de table. Une salle de Saratoga. Des Sautoucheux. Des Mousses. Une paire de bottes. Une paire de Souliers pour Dames. Une paire de Pantoufles. Une paire de Corslets. Linge de dessous pour Dames. Un Châle de Cachemire. Un Châle d'Opéra. Des Fourrures. Un Ustensile d'Enfant. Une Table de Salle à Manger. Une douzaine de Chaises de Salle à Manger. Une Chaise de Corridor. Un Sofa. Une Chaise Longue. Une Chaise d'Étudiant. Une Paire de Tableaux. Une Paire de Rideaux en Dentelle. Une Paire de Rideaux Châliés. Un Tapis Turc. Un Écuire Artistique. Une Paire de Rideaux de Soie. Un Dessin de Piano. Un Petit Navire. Un Wire Door Mat. Un Pêle de Rideau. Une Casquette de Fourrure. Friteuse en Laine. Un Box en Fourrure. Une Robe de Soie. Une Robe en Cachemire. Un Mouchoir de Soie. Des Moufles. Une Paire de Gants. Un Parasol d'Enfant. Un Parasol d'Homme. Une Paire de Pantoufles. Une Casquette de Fourrure. Un Chapeau de Feutre. Des Brevilles. Parapluies en Fourrure. Une Chemise de Fanelle. Une Chemise Blanche. Une douzaine de Chaussettes. Une Casse de Raines. Une Boîte de Figue. Une Boîte de Bisuits. Un Jambon. Service à thé. Boîte de Cigarettes. Un Baril de Pommes.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

GRANDE Mise en Vente POUR NOEL

MERCREDI et JEUDI Seulement

150-Robes de Toilettes-150

Belles et nouvelles non pas à \$3.50 ou \$4.50 mais bien à \$2.00 pièce.

Le public y est pris par surprise

Notre célèbre comptoir d'étalage

JOHN MURPHY & Cie.

Venez au premier magasin pour nouveautés de Noël.

John Murphy & Cie.

66 et 68 Rue Sparks.

P. S. Rendez vous à bonne heure afin d'éviter la foule.

VOYEZ NOS

MORCEAUX A SOUPE! 7 CENTS PAR LIVRE.

ROTIS DE PORC 9 CENTS LA LIVRE.

Geo. Matthews ET AUX 18 & 20. Marché du Quartier By.

GEO. PHILBERT, IMPORTATEUR.

Tapisseries & Peintures.

COIN DES RUES Dalhousie et Saint-Patrice, Ottawa.

FEUILLETON du CANADA

LE Devoement d'un Pretre Par PIERRE SALES

—Vous en doutez, monsieur le curé? Le prêtre hochait la tête en souriant. —Ni Anglais, ni américain, prononça-t-il lentement. —Et vous avez raison, monsieur le curé! Car enfin, si tous l'équipage est anglais, qui peut m'avoir parlé en breton, si ce n'est ce Johnston qui n'est pas plus Johnston que moi? —Parfaitement raisonné, Karadeuc! —Oui, parfaitement raisonné; mais c'est ici que ma tête, ma pauvre tête me tourne de force à conduire mon idée. —Tonnez, monsieur le curé, barrez à droite, vous avez failli nous flanquer sur un roc! —Roger Gardain fit la manœuvre, puis: —Allons, Karadeuc, je vous écoute. —C'est que si ce Johnston est bien l'individu que nous avons vu au départ du train? —Oui, celui qui a pâli en me voyant. —Et qui s'est rejeté dans le wagon, comme s'il avait peur de vous? —C'est bien celui qu'on appelle M. Johnston Le connaîtiez-vous? —La voix du prêtre tremblait. Karadeuc se cacha un instant le visage dans les mains. Puis, d'un ton hésitant: —Mais non, non! C'est sans doute ma pauvre vieille tête qui me joue des tours. Et enfin, il s'agit de si vieux souvenirs! —Justement, mon ami! Les vieux tels que nous peuvent fort bien oublier ce qui s'est passé la veille, mais n'oublient jamais les choses de leur jeunesse. Je comprends que de leur vue de cet individu vous rappelle un visage connu autrefois! —Monsieur le curé, ce ne peut pas être autre chose qu'une ressemblance. Car enfin les morts ne reviennent pas sur la terre. —Est-ce qu'il n'arrive pas tous les jours qu'on voit revenir des gens qu'on croyait morts et qui n'étaient que disparus? —Celui dont je veux vous parler est bien mort, puisque sa femme est veuve.

—Sapristi, Karadeuc, cessez donc de tourner autour d'un nom. —Vous la connaissez bien, monsieur le curé, la veuve en question. Et je crois même que vous ne l'aimez guère. La nièce de la marquise. —La baronne de Kernizan! s'écria Roger Gardain stupéfait. —Si je n'attendais dire depuis vingt ans que la dite baronne est veuve, je jurerai que c'est bien son mari que nous avons vu partir ce matin par l'express de Paris. Cette révélation accabla le prêtre. Il demeura près d'une demi-heure sans parler, absorbé dans une douloureuse méditation. Puis, une dernière question, posée avec un réel effort: —Ce baron de Kernizan connaissait-il beaucoup le marquis... le père de Gilbert? —S'ils se connaissaient, monsieur le curé! Mais ils ne se quittaient guère. Lui, était du village Nizan en Saint-Briaire; et, aux vacances, il venait sans cesse à Trévene. —Et depuis? —Dan! il est entré au *Borda* comme M. le marquis. Et je ne sais pas très bien ce qu'il est devenu. On n'a rien raconté qu'il brülait la chandelle par les deux bouts. Bref, un beau matin, il a disparu. Puis on l'a dit mort. Et vous savez mieux que personne que sa femme se croit veuve. —Il était l'ami du marquis du Trévene, prononça lentement le curé. Il fut donc mêlé à sa vie. Ah! si c'était réellement le baron de Kernizan! Voyons, Karadeuc, faites un effort de mémoire, donnez-moi une certitude! —Karadeuc, un peu effrayé par la responsabilité d'une telle affirmation, répliqua avec une légère humeur: —Je dois m'y tromper. M. le curé. Et vous auriez tort d'attacher tant d'importance que ça au bavardage d'un vieux marin, qui n'a pas la tête plus solide que la mienne! —Roger Gardain rebomba dans ses méditations. Karadeuc s'occupait seul de la manœuvre. Vers une heure de

l'après-midi, après pas mal de bordées, ils étaient en vue des rochers de Cancale. —Karadeuc, dit alors le prêtre, vous connaissez bien les parages de Rothéneuf? —Parbleu! —Nous allons nous y arrêter. —L'obscurité et la lumière. Lorsque le bateau fut à peu près à la hauteur du cirque de Rothéneuf, Karadeuc, demanda: —Toutjours sans me mêler de ce qui ne me regarde pas, puis-je savoir, monsieur le curé, si vous voulez descendre du côté de M. de Montmoran ou du côté de M. Delalande? Car je pense bien que c'est pour un des deux que vous tenez à vous arrêter ici? —Avant de répondre, le prêtre examina quelques instants le rivage avec une lorgnette. Puis il dit en souriant: —C'est M. Delalande que je vais voir, et c'est du côté de M. de Montmoran que je vais descendre. —Il avait aperçu la longue silhouette du juge d'instruction au milieu des rochers qui s'étendent au-dessus du château de l'amiral. Mais au moment où il s'appretait à sauter dans le canot attaché à l'arrière du bateau, il aperçut que le solitaire remontait sur la falaise et gagnait le chemin qui fait le tour du cirque. —C'est bien, dit le curé; il rentre chez lui, nous allons l'y surprendre. —L'ancien juge rentra en effet chez lui, accablé de tristesse, désespéré que cette journée se fût encore écoulée sans qu'il eût reçu la visite ou des nouvelles de Viviane. Il était abominablement malheureux de son impuissance à secourir ce jeune cœur qui avait réchauffé son cœur à lui, qui avait fait naître des sentiments d'affection presque inconnus pour lui jusqu'alors. —Il était sur tout malheureux, parce que la famille de Montmoran allait

quitter Rothéneuf. Ainsi en avait décidé l'amiral, brusquement; et, si le départ n'avait pas eu lieu immédiatement, c'est que Mme de Montmoran avait déclaré que sa fille n'était pas en état de supporter le voyage. M. Delalande avait repris cela par sa vieille servante, qui répétait les bavardages du pays et qui s'écriait entre chaque phrase: —Eh! oui donc, monsieur, que ce qui se passe au château ne doit pas être naturel! —Ainsi, on assurait que deux ou trois jours auparavant l'amiral s'était lancé à la poursuite de sa fille, qui courait Dieu sait où. Et deux heures après, il était revenu furieux, traitant par la main cette pauvre Mlle Viviane, tout secoué de sanglots, il était hors de lui; le garde l'avait entendu s'écrier: —Ah! malheureuse, malheureuse enfant. —Ce qui donnait lieu aux plus étranges suppositions. Et puis les domestiques racontaient qu'il y avait eu un peu plus tard une scène terrible, des crises de larmes, que l'amiral avait tempêté, aussi emporté contre sa femme et son fils que contre Viviane. Et seule sa nièce Madeleine avait pu le calmer un peu. Et l'on préparait lentement le départ, au milieu d'une lourde tristesse. Et le bonheur semblait avoir fui à jamais cette famille.

L'amiral s'était, en effet, abandonné tout d'abord à une colère folle. Exaspéré par l'opposition qu'il sentait chez les siens, il avait renouvelé toutes les querelles, accablé Philippe et Mme de Montmoran de reproches, repoussant Madeleine qui se jetait, tout épouvantée, dans ses bras et essayait vainement de lui fermer la bouche; car il évoquait le souvenir de son frère, si bon, si généreux, assés lâchement par le marquis de Trévene. Et alors, Madeleine, avec une autorité, une énergie qu'on ne lui connaissait pas, lui avait imposé silence: —Mais je vous défends, mon oncle, s'était-elle écriée, d'agiter ainsi le sou-

venir de mon père! Je suis bien certaine que d'en haut, il vous désapprouve de faire souffrir ainsi ceux que j'aime. Je ne veux pas, entendez-vous, que vous torturiez plus longtemps ma chère sœur. Et elle avait entraîné Viviane de ses bras. Et Mme de Montmoran et Philippe s'étaient rangés autour de la malheureuse jeune fille, comme pour la défendre contre son père. Viviane les avait embrassés longuement tous les trois; puis s'échappant, elle s'était avancée bravement vers l'amiral. —Mon père, avait-elle déclaré d'une voix ferme, tous vos emportements ne changeront rien à ma destinée. J'aime Gilbert et ne consentirai même pas à examiner si cet amour est coupable. Il a ma foi, et je ne la lui reprendrai jamais. Que Madeleine me pardonne mon amour heurté ses plus chers souvenirs. Mais mon amour est plus fort que tout. Avec lui je vivrai, avec lui je mourrai. Et, si vous m'aimez, si vous avez pitié de moi, chers amis, faites comme avant cette journée: laissez-moi seul dans mon chagrin. Et droite, fière, elle était passée devant l'amiral, qui dans son chagrin et son indignation, ne trouvait plus de paroles pour anathématiser sa fille. Elle avait couru s'enfermer dans sa chambre. L'amiral était tombé sur un fauteuil, accablé, anéanti. —Il voudrait mieux être mort que d'entendre des choses pareilles, murmura-t-il. —Alors, sa femme eut le courage de lui reprocher cet inutile séjour de Bretagne. —N'accusez donc pas les autres de votre imprudence. Ne valait-il pas mieux demeurer tout tranquillement à Paris, distraire notre enfant, au lieu de la mener dans cette solitude où elle a vécu sur elle-même, sur son amour... et où, forcément, elle devait retrouver un jour où l'autre son fiancé.

Ce mot de fiancé fit bondir l'amiral. —Fiancé. C'est bien vous qui donnez un tel nom au fils de cet assassin! —Ah! il ferait bon marché de tout pourvu que ma fille ne soit pas malheureuse. On ne m'a pas bâtie en granit, moi. Je ne suis qu'une simple parisienne, et j'ai un cœur, là. Et je vous jure, s'il ne dépendait que de moi ses enfants s'épouseraient bien vite. Madeleine serait la première à écarter le détestable souvenir. —Certes, oui, s'écria la jeune fille; il me semble que mon père me l'ordonnerait. —Il n'y a donc que vous, poursuivit Mme de Montmoran, à vous en mêler dans des idées... ridicules. —Qui sont tout simplement les idées de l'honneur, de la morale la plus élémentaire, ma femme... Je vois que je suis seul à conserver ici un peu de bons sens. Donc seul, j'ordonnerai! Et je vous prie de faire préparer notre départ; je veux être très prochainement à Paris; la saison des fêtes n'est, Dieu merci! pas terminée, et Viviane y paraîtra... comme d'ailleurs vous le conseillez vous-même. —Parler de fêtes au milieu de semblable douleurs! —Viviane exécuta mes volontés... j'en aurai plus de fille! —Depuis ce moment, il n'y avait plus eu au château la moindre discussion. Mme de Montmoran avait calmé son fils, que les injustes reproches de son père avaient vivement blessé, et dont le caractère habituellement si facile avait fini par se révolter. —Il n'admettait surtout pas que son père traitât sa sœur chérie si brutalement. Viviane était tout irritée, prête au moindre mot à tenir encore tête à son père, à lutter hautement, ouvertement. —A quoi bon! disait sa mère. Ton père est heurté, buté, en ce moment. A nous de nous montrer dociles, soumisses, de l'entourer, de le vaincre par notre affection.

(A continuer)